

Nature humaine et personne singulière: L'étemel débat de la psychologie

Marc Richelle (Université de Liège)

KEYWORDS: Human nature; Epistemological perspectives

ABSTRACT

The author continues here an electronic dialogue with Manuel Abreu, initiated on the occasion of two scientific events (Centenary of the French Psychological Society [2001] and an Homage to Paul Fraise in the frame of a meeting of the Association of French Language Scientific Psychology [2002]) and a parallel drawn between the careers of Paul Fraise and Joseph Nuttin. The author discusses various lines of rupture that keep impeding any unification in psychology, any conciliation between basic research and applications, between the search for general laws and the individual approach to the subject, between cognitivist reductionism and concern with pluridimensional integration of the person. Are we to put up with such incompatibilities, as derived from two distinct epistemologies, or look beyond for complementarities? The latter seems to have been Manuel Abreu's choice in his research and his teaching. The debate is still open.

Le thème que j'ai choisi pour ces quelques pages d'hommage amical au Professeur Manuel Amâncio Viegas Abreu n'est ni très original ni très neuf, comme le sous-titre le souligne honnêtement. Il reste cependant actuel, et reflète peut-être plus que jamais les tensions qui habitent la psychologie. Ceci n'aurait pas suffi à justifier mon choix si la question du général et du singulier, de la loi scientifique et de la personne unique n'avait préoccupé Manuel Abreu tout au long de sa carrière, depuis sa formation jusqu'à sa récente retraite, dont nous souhaitons tous vivement qu'elle ne mette pas fin à ses contributions aux progrès de la psychologie ni aux apports de sa réflexion sur les problèmes essentiels de notre discipline.

Deux éléments de contexte m'ont incité à dialoguer sur ce thème avec Manuel Abreu en cette occasion. En 2001, la Société Française de Psychologie célébrait son centenaire et procédait, comme il convient, à un bilan et à un état des lieux. Parmi les nombreuses questions qui firent l'objet des exposés et des débats, celle que j'ai prise pour thème ici se retrouvait avec toute l'acuité qu'elle n'a cessé de revêtir dans la psychologie française. En 2002, se tenaient à Rouen les XXVIII^{èmes} Journées d'Études de l'Association

de Psychologie scientifique de Langue française (APSLF). Elles coïncidaient avec le Cinquantenaire de ces colloques, le premier s'étant tenu à Paris en 1952, peu après la fondation de l'Association à l'initiative de Paul Fraise. Par l'une de ces malices des autoroutes de la communication (où il arrive que l'information se perde dans un trou noir), Manuel Abreu n'y participa pas, alors que, ancien président précédent l'actuelle présidente, il était membre de droit du bureau, et avait joué un rôle très actif, notamment par l'organisation, pleine de succès, des XXV^{èmes} Journées d'Études à Coimbra en 1996¹. Je fus chargé de prononcer à Rouen un Hommage à Paul Fraise, dont je communiquai le texte à Manuel Abreu peu après le colloque. Il m'en remercia, non par un simple accusé de réception assorti de quelques mots d'éloge, mais par un texte de trois longues pages, véritable prolongement du mien et consacré à une mise en parallèle des carrières de Paul Fraise et de Joseph Nuttin². Il y montre les similitudes entre les vies de ces deux psychologues marquants de la seconde moitié du vingtième siècle: vocation de la prêtrise, interrompue chez le premier, accomplie chez le second; formation philosophique d'abord, puis psychologique, tous deux dans le laboratoire de Michotte à l'Université Catholique de Louvain (à l'époque institution unique encore située à Leuven/Louvain, bien avant les avatars linguistiques); intérêt profond, chez l'un comme chez l'autre, pour la méthode expérimentale comme fondement de la psychologie scientifique, plus radicalement défendue pourtant par Fraise, dans le sillage positiviste de Piéron; contribution, de part et d'autre, à la psychologie du temps, avec centration, pour l'un, sur l'estimation de la durée, pour l'autre sur l'horizon temporel (*time perspective*) dans le cadre de la dynamique de la personnalité; rôle également actif dans le développement et la promotion de la psychologie au plan national (en France pour l'un, en Belgique pour le second) et international (pour les deux, notamment, dans le cadre de l'Union internationale des Sciences psychologiques et dans celui de l'Association de Psychologie scientifique de Langue française). Mais le point de convergence entre ces deux maîtres qui retient le plus l'attention de Manuel Abreu, c'est leur commune reconnaissance des limites des méthodes rigoureuses de la psychologie expérimentale, mise en oeuvre aux fins de dégager des "lois générales", dans la compréhension de la personne singulière. Cette reconnaissance fut chez Fraise source de tensions plus vives, en raison sans doute du contexte parisien où dominait Piéron, et de son militantisme, pourrait-on dire, pour la psychologie expérimentale; elle se traduit plus harmonieusement chez Nuttin dans des orientations de recherche plus proches d'une psychologie du développement de la personnalité. En germe dès son adhésion au Groupe Esprit, la préoccupation pour la personne traverse toute l'oeuvre de

¹ Ce colloque sur le thème *Cognition et Émotion*, sous la direction scientifique de Gilles Kairouac, est sous presse aux Presses de l'Université de Coimbra.

² Communication personnelle, courriel en date du 22 novembre 2002.

Fraisse, explicitée, ainsi que le souligne Manuel Abreu, dès l'introduction au *Manuel pratique de Psychologie expérimentale* (Fraisse, 1956), pour devenir de plus en plus marquée dans ses derniers travaux.

Cette digression un peu longue à propos d'un Centenaire et d'un Cinquantenaire ne nous éloigne qu'en apparence du thème de cet hommage et de l'homme, de l'ami auquel il est destiné. Ceux qui connaissent le parcours universitaire et scientifique de Manuel Abreu y auront évidemment retrouvé les pistes de sa formation, qui l'amènèrent au Doctorat en Psychologie de l'Université de Louvain — là où Fraisse l'avait précédé — mais sous la direction de Nuttin. Ils y auront aussi repéré les liens étroits qui se tressèrent, comme pour la plupart des psychologues portugais de sa génération, avec la psychologie de langue française, liens servis par une maîtrise parfaite de la langue, compatible avec une teinte d'accent belge qui désigne sans équivoque le lieu où elle fut pratiquée; liens qui trouvèrent leur épanouissement dans l'engagement de Manuel Abreu dans l'APSLF, mentionné ci-dessus. Quant à cette attention pour le souci commun à Fraisse et Nuttin d'envisager, par-delà la recherche expérimentale la plus rigoureuse, une psychologie qui englobe la personne en sa singularité, elle reflète une préoccupation centrale dans la pensée et l'oeuvre de Manuel Abreu. Et "cette difficulté" [éprouvée par Fraisse à concilier le général et le singulier] — je me permets ici, sans sa permission, de citer un passage de la communication personnelle de Manuel Abreu — "demeure encore dans la psychologie actuelle, malgré les multiples voix en faveur d'une théorie globale capable de fédérer les multiples approches et de promouvoir l'intégration de conceptions fragmentaires. Je pense que la racine du problème ne se situe pas dans la psychologie, mais dans la logique. C'est d'ailleurs le développement et la diffusion d'une logique des concepts singuliers ou uniques (sur lesquels les sciences humaines, comme l'histoire et la psychologie, sont basées) qui nous fait défaut. Les événements singuliers, uniques, irrépétibles continuent à être considérés comme inintelligibles, cela veut dire, sans possibilité d'être classés et de faire objet de connaissance. La persistance des postulats épistémologiques de la tradition aristotélicienne a constitué un fort obstacle à l'acceptation de principes épistémologiques originaires de la *Psychologie de l'Acte* de Brentano et de la *Phénoménologie* de Husserl, où les Gestaltistes ont pris leurs sources de rénovation conceptuelle et méthodologique, sans les avoir vraiment imposées".

Abreu souligne à juste titre le rapport entre cette problématique et la question de F (impossible?) unité et de l'unification de la psychologie.

Que "la difficulté demeure" est évident, comme il ressort des débats qui marquèrent la célébration du Centenaire de la SFP. Qu'elle soit due à l'opposition entre deux traditions philosophiques incompatibles, qui n'ont pas jusqu'ici réussi à se rencontrer (peut-être parce qu'elles sont par essence inconciliables) est probablement vrai, du moins pour

une part. L'idée de l'incompatibilité entre une psychologie "objective", "en troisième personne" et une psychologie "en première personne", qui reconnaisse l'irréductibilité du "subjectif", constitue actuellement l'un des thèmes les plus controversés dans les débats sur la conscience qu'ont relancés dans les quelque quinze dernières années les progrès des neurosciences, de la psychologie cognitive, de l'intelligence artificielle et de la philosophie de l'Esprit. Mais une part de la "difficulté" en cause est imputable à des facteurs internes à la psychologie, et dont la psychologie française offre une illustration particulièrement nette³. Le clivage principal porte sur les rapports entre psychologie dite fondamentale, jadis qualifiée *d'expérimentale*, et aujourd'hui plus couramment de *cognitive* — et la psychologie appliquée, plus particulièrement dans la branche clinique. Le fossé s'est creusé, et il reste profond, pour deux raisons principales: d'une part, le regard que la psychologie cognitive porte sur la psychologie clinique; d'autre part, l'importance dominante et souvent exclusive que revêt encore l'approche psychanalytique dans la psychologie clinique française. Je ne m'appesantirai pas ici sur ce dernier aspect, ce qui nous écarterait de notre propos; si ce n'est pour souligner que la situation française est tout à fait différente de celle de la plupart des pays où la psychologie scientifique s'est développée. On ne peut que s'étonner de ce pouvoir encore détenu en France par la tradition psychanalytique. Il s'y trouve bien quelques îlots d'éclectisme, et divers foyers d'autres orientations psychothérapeutiques, mais freudisme et lacanisme tiennent toujours leurs forteresses, et les mises en question des dogmes psychanalytiques comme des versions officielles de leurs origines et de leur histoire — mises en question nombreuses dans d'autres pays⁴ — sont encore rares, pour ne pas dire interdites. Les recherches, dont la portée saute aux yeux, sur les résultats des diverses formes d'interventions psychologiques ne connaissent guère la faveur des cliniciens français. Certains d'entre eux justifieront peut-être cet état de chose en s'abritant derrière les thèses phénoménologiques appelées au secours des orthodoxies freudiennes et lacaniennes, mais l'observateur se demandera légitimement s'il ne s'agit pas plutôt de préserver une position de pouvoir établie dans le monde institutionnel et sur le marché des "produits psychologiques".

Je me concentrerai sur ce que j'ai appelé le regard porté par la psychologie cognitive sur la psychologie clinique, et sur la responsabilité de la première dans le fossé qui les sépare. La conférence plénière de Jean-François Le Ny, synthétisant parfaitement la

³ Je parle de psychologie *française*, plutôt que *francophone*, car le paysage n'est pas tout à fait comparable dans les régions francophones voisines de Belgique et de Suisse, et elle est certainement tout à fait différente au Canada.

⁴ Voir à ce sujet, en français, le récent ouvrage de J. Bénesteau, *Mensonges freudiens — Histoire d'une désinformation séculaire* (Sprimont — Belgique —, Pierre Mardaga, 2002) qui recense l'abondante littérature anglosaxonne.

pensée sur cette question du maître incontesté de la première génération des cognitivistes français, m'offre les éléments essentiels de mon analyse⁵. Le Ny centrait précisément son exposé sur les lignes de clivage entre psychologie cognitive et psychologie clinique — psychologie cognitive devant s'entendre au sens large comme psychologie scientifique, solidement étayée par la méthode expérimentale.

L'une de ces lignes de clivage porte sur la distinction entre cognitif et affectif, deux domaines dissociés, nous dit Le Ny, pour les besoins de l'analyse, par la psychologie cognitive, ce que la psychologie clinique, aux prises avec l'individu dans sa globalité, et avec ses problèmes affectifs souvent dominants, ne peut se permettre. Admettons cet argument de méthode parfaitement légitime chez les expérimentateurs. Mais il siérait alors à la psychologie cognitive de reconnaître ses limites actuelles, et d'abandonner toute prétention vis-à-vis de la psychologie clinique jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de lui offrir quelque éclairage sur le monde des affects et des émotions. En réalité, ce parti pris de s'en tenir à la cognition n'obéit pas à de simples exigences de méthode: il correspond à un choix qui participe à la fois de la mode du temps, d'un réductionnisme ramenant l'objet de la psychologie au domaine (d'ailleurs pas toujours très clairement défini) de la cognition, et d'une quasi-idéologie inspirée de la métaphore de l'ordinateur.

A l'époque où l'on ne parlait pas encore de psychologie cognitive, mais où l'on étudiait néanmoins fort bien les mécanismes perceptifs, les spécialistes de la perception en vinrent, vers le milieu du siècle passé, à considérer dans leurs recherches le rôle des facteurs émotionnels et motivationnels. Ce fut le mouvement du *New Look* (avec Bruner, notamment, à ses débuts). Une vingtaine d'années plus tard, la psychologie de la mémoire, avec G.Bower, opérait le même virage. On voit mal pourquoi, au début de XXIème siècle, les cognitivistes travaillant dans les divers domaines privilégiés par leurs études, devraient s'en tenir strictement au cognitif et faire passer cette dissociation pour un véritable impératif méthodologique. Il serait plus simple, et plus honnête, me semble-t-il, qu'ils admettent que cela ne les intéresse pas, et ne s'arrogent pas vis-à-vis de la psychologie clinique une respectabilité dépréciative, car c'est bien ainsi que se présente une autre ligne de clivage.

⁵ La conférence de Le Ny était intitulée "La Psychologie cognitive, ses soeurs et ses cousines", un titre familialement convivial qui ôte d'avance aux propos du conférencier toute tonalité dogmatique. Je prends ici la responsabilité de discuter les thèses de J.F. Le Ny au départ de mes notes personnelles prises au cours de sa conférence, en pensant n'avoir pas déformé sa pensée ni trahit ses propos. Si tel était le cas, je le prie de m'en excuser, et je me réjouirais de tirer parti de mes errements pour relancer un débat qui s'était amorcé peu après la célébration du Centenaire, à l'initiative de J.P. Lecanuet et de R. Lécuyer, mais fut interrompu par la disparition tragique du premier.

Le Ny caractérise cette autre ligne de clivage en opposant *niveau de base* et *niveau sous-jacent*. Ces termes renvoient aux deux strates où travaillent psychologie clinique — pour le premier — et psychologie cognitive — pour le second. Les termes “niveau de base” ne sont peut-être pas très bien choisis, le mot *base* évoquant un niveau fondamental, alors qu’il s’agit en fait d’un niveau de surface⁶. Ce niveau de base est celui des phénomènes de la vie ordinaire, sans doute ce que les gens disent et font — on songe évidemment aux comportements observables des premiers behavioristes. Ce serait là le terrain des cliniciens. La psychologie cognitive se meut, elle, au *niveau sous-jacent*, où se passent les choses fondamentales: elle étudie les processus de traitement de l’information.

Je gage que la plupart des cliniciens ne se reconnaissent pas dans le terrain que leur attribue Le Ny, et plus particulièrement les cliniciens français nourris de psychanalyse, et peu enclins à se trouver confondus avec des comportementalistes! On ne peut assurément leur enlever le mérite et le goût d’avoir fouillé bien avant les cognitivistes les processus sous-jacents, bien qu’à l’aide d’autres concepts et d’autres méthodes. D’un côté comme de l’autre, concepts et méthodes valent ce qu’ils valent, et rien n’exclut que les recherches des cognitivistes se révèlent utiles aux cliniciens; mais pour l’heure, ceux-ci tirent meilleur parti, dans le décodage des problèmes de leurs clients, des mécanismes de défense — sous-jacents, sans doute aucun —, de la notion de “resilience”, voire des processus de *coping* — un peu plus en surface — que des distinctions entre les différentes phases ou variétés des processus mnésiques ou des catégorisations sémantiques.

Une autre ligne de clivage va plus loin encore dans ce qui apparaît comme une véritable dépréciation de la démarche clinique: elle porte sur la segmentation temporelle des événements étudiés. La psychologie cognitive s’adonnerait à un découpage microscopique de la suite des étapes qui conduisent de la cause à l’effet, tel la survenue d’un stimulus et la réponse à la sortie du traitement. Ce modèle est typiquement celui du traitement en série qui a prévalu longtemps en psychologie cognitive, mais qui a été complété ou remplacé par les modèles de traitement en parallèle, mieux en accord, semble-t-il, avec l’organisation cérébrale. On peut évidemment contester, à un autre niveau, une psychologie centrée sur le traitement de l’information, plutôt, par exemple, que sur l’action finalisée. Quoi qu’il en soit, cette analyse serait indispensable, en dernier ressort, à l’explication du niveau de base assigné aux cliniciens. En principe, pourquoi pas? Si ce n’est que ce qui intéresse le clinicien n’est pas ce que prennent en compte les fondamentalistes dans leurs recherches actuelles.

Enfin, un dernier clivage, véritable monstre du Lochness de la psychologie, refait sans cesse surface: l’opposition entre le général et l’individuel, le général, affaire jadis de la psychologie générale chargée de rendre compte de l’universel dans l’Homme;

⁶ Voir l’usage linguistique, opposant “structure de base” et “structure de surface”.

l'individuel, objet des préoccupations de la psychologie clinique, et plus largement de la psychologie pratique (ce qui explique que la psychologie différentielle ait été longtemps, contre toute raison, reléguée dans la psychologie appliquée). L'insistance sur cette opposition entre le général et le singulier en psychologie est surprenante; elle perpétue une distinction lourde de conséquences entre fondamentalistes et praticiens, les premiers voués à l'explication, par la formulation des lois générales, les seconds à la compréhension, dans une écoute du sujet dans sa singularité. Les deux approches n'ont pas les mêmes références. C'est bien là le problème crucial de l'unité — du manque d'unité — de la psychologie. Dans la mesure où la psychologie cognitive s'accommode de ce clivage, elle ne contribue certainement pas à résoudre ce problème. La médecine clinique traite elle aussi de cas singuliers, et le biologiste n'est pas moins convaincu que le psychologue du caractère unique de chaque individu, mais depuis l'avènement de la médecine moderne, l'articulation des deux niveaux n'a jamais entraîné de difficulté majeure.

Pourquoi une telle difficulté persiste-t-elle au sein de la psychologie? Est-ce vraiment, ou exclusivement parce que cette dernière exige un registre épistémologique différent, comme le suggère Manuel Abreu? La discussion des positions exprimées par Le Ny — mais qui coïncident avec les observations que l'on peut faire sur l'univers des psychologues — indique que la difficulté est de nature plus triviale, qu'elle tire son origine de la manière dont les "fondamentalistes" se définissent eux-mêmes par rapport aux cliniciens, et dont ils perçoivent ceux-ci.

Dans sa discussion de ces diverses lignes de clivage, Le Ny, si je l'ai correctement suivi, envisage certes les rapports possibles entre les niveaux de base et sous-jacent, mais toujours à sens unique: la recherche au niveau sous-jacent menée par la psychologie cognitive pourrait être utile aux cliniciens, ou pourrait se révéler indispensable. La réciproque n'est pas prise en compte, comme si la clinique psychologique ne pouvait être source d'hypothèses intéressantes pour le fondamentaliste, comme si ses observations ne pouvaient éventuellement mettre en question les modèles élaborés par la psychologie cognitive. Or cette forme d'interaction, que la psychologie pathologique française a, dès le XIX^{ème} siècle, érigée en méthode, s'est toujours révélée extrêmement féconde. La neuropsychologie contemporaine continue de l'illustrer tout en s'inscrivant nettement dans la mouvance cognitiviste, de même que la recherche psychiatrique actuelle fait une place non négligeable aux modèles cognitivistes.

Un retour à une intégration au sein de la psychologie d'une approche "fondamentale" et des champs d'application résoudrait-il la question soulevée par Manuel Abreu, et que l'on peut reformuler: comment penser la singularité? La solution qu'il proposait était le recours à une tradition phénoménologique avec laquelle la psychologie scientifique n'a pas fait très bon ménage. Mais d'autres voies s'offrent à nous, que beaucoup ont suivies,

pour peu que l'on abandonne cette ambition assez naïve de cerner une "nature humaine" à travers des lois générales, sans accorder aux différences entre individus (comme entre cultures, entre époques de l'histoire, etc.) la place qu'elles tiennent réellement, et parfaitement passible d'une analyse scientifique. Prendre en compte les différences, c'est à la fois adopter une conception populationnelle familière depuis longtemps à la biologie, et rencontrer la singularité de la personne à laquelle toute pratique psychologique se trouve confrontée, et reconnue elle aussi au niveau organique par la biologie. Compréhension et explication mettent-elles en jeu deux sortes de connaissances et de savoir-faire, et, par-delà, deux épistémologies irréductibles l'une à l'autre, ou sont-elles deux faces complémentaires d'une même entreprise? Opter pour cette dernière alternative est le pari le plus raisonnable en vue de l'unité de la psychologie. A regarder l'oeuvre de Manuel Abreu, j'ai le sentiment que c'est bien celui qu'il a fait, dans le choix de ses thèmes de recherche, dans les travaux qu'il a encouragés dans sa Faculté, dans la réflexion qu'il a menée, tout en laissant ouverte l'interrogation cruciale: parviendrons-nous à une "psychologie complète", comme la souhaitait Fraise, par un simple réajustement de nos pratiques scientifiques, ou est-ce là une utopie, et resterons-nous à jamais voués à une rupture entre deux modalités irréconciliables de penser l'homme singulier?

Ces quelques pages tiennent lieu de réponse au message électronique que m'adressait Manuel Abreu, portant ses commentaires à propos de Fraise et de Nuttin. Qu'il me pardonne de les lui livrer si tard: l'invitation venue peu après de m'associer à l'hommage qui lui est rendu m'a amené à leur donner cette forme publique. J'espère que ce ne sera pas prétexte à couper là notre dialogue amical. J'attends donc, Cher Ami, ton prochain courriel.